

APOLOGIE POUR L'HISTOIRE

Marc Bloch
Préface de Jacques Le Goff

APOLOGIE POUR L'HISTOIRE

ou métier d'historien



Couverture :

Mise en page : Nord Compo

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Dunod, 2020, 2024 pour la présente édition de poche
© Armand Colin, 1949, 1952, 1964, 1967, 1974, 1991, 1993, 2018
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN : 978-2-10-086185-9

Cet ouvrage est dédié à l'Association Marc Bloch (créée en 1992-93), présidée par M. Emmanuel Leroy-Ladurie, professeur au Collège de France, dans l'espoir qu'il réponde à l'un des objets de l'association : « encourager l'édition et la diffusion des œuvres déjà publiées de Marc Bloch et celles de ses œuvres encore inédites ».

Étienne Bloch

Préface

Il faut se réjouir de la publication de cette nouvelle édition de l'ouvrage posthume et inachevé de Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, annotée par son fils aîné, Étienne Bloch.

On sait que le grand historien, cofondateur, en 1929, de la revue *Annales* (intitulée alors *Annales d'histoire économique et sociale* et aujourd'hui *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*), qui avait dû se cacher, parce qu'il était juif, sous le régime de Vichy, est entré en 1943 dans le réseau Franc-Tireur de la Résistance à Lyon et a été fusillé par les Allemands le 16 juin 1944 près de cette ville. Il est une des victimes de Klaus Barbie.

Marc Bloch laissait inachevé dans ses papiers un ouvrage de méthodologie historique composé à la fin de sa vie, intitulé *Apologie pour l'histoire*, sous-titré dans le plan le plus ancien *ou Comment et pourquoi travaille un historien*, et qui a été finalement publié en 1949 par Lucien Febvre sous le titre *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*.

*
**

Je n'entreprendrai pas ici une étude systématique du texte en le confrontant à l'œuvre antérieure de Marc Bloch publiée ou encore inédite en 1944. Il sera néanmoins important de mesurer si *Apologie pour l'histoire* représente essentiellement la mise en forme de la méthodologie appliquée par Marc Bloch dans son œuvre ou si elle marque une étape nouvelle de sa réflexion et de ses projets.

J'écarterai aussi l'étude, qui demanderait une recherche de longue haleine, d'une comparaison entre ce texte et d'autres textes méthodologiques de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, en particulier de l'opposition entre ce texte et la célèbre *Introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos (1901) que Marc Bloch prend lui-même, comme en témoigne la note 1 de son manuscrit (voir note a p. 36), comme repoussoir, malgré l'hommage qu'il rend à ces deux historiens qui ont été ses maîtres. Il n'y a là rien d'étonnant, car les *Annales* se sont, dès leur création, présentées comme l'organe d'un combat contre la conception de l'histoire définie par Langlois et Seignobos.

M'efforçant d'être le disciple posthume – puisque je n'ai malheureusement pas pu connaître Marc Bloch – de ce grand historien dont l'œuvre et les idées ont été pour moi, et sont toujours, les plus importantes dans ma formation et ma pratique d'historien, et ayant eu l'honneur de devenir en 1969, grâce à Fernand Braudel, grand héritier de Lucien Febvre et de Marc Bloch, codirecteur des *Annales*, j'essaierai simplement dans les pages qui vont suivre d'exprimer les réactions,

aujourd'hui, d'un historien qui se situe dans la tradition de Marc Bloch et des *Annales* et qui s'efforce de pratiquer à leur égard la fidélité définie par ce dernier, indiquant dans la note évoquée plus haut que la fidélité n'exclut pas la critique. Mon intention est de tenter de dire ce que signifiait ce texte dans le contexte général de l'historiographie, en particulier de l'historiographie française en 1944, et ce qu'il signifie encore aujourd'hui.

*
**

Le titre et le sous-titre *Apologie pour l'histoire ou Comment et pourquoi travaille un historien* expriment bien les intentions de Marc Bloch. Cet ouvrage est d'abord une défense de l'histoire. Cette défense s'exerce contre des attaques explicites qu'il évoque dans l'ouvrage, celles en particulier de Paul Valéry, mais aussi contre l'évolution réelle ou possible d'un savoir scientifique duquel l'histoire serait rejetée dans les marges ou même exclue. On peut aussi penser que Marc Bloch veut la défendre contre les historiens qui, à ses yeux, croient la servir et la desservent. Enfin, et c'est, je pense, un des points forts de l'ouvrage, il tient à marquer les distances de l'historien vis-à-vis de sociologues ou d'économistes dont la pensée lui importe, mais dont il voit aussi les dangers pour la discipline historique. Ce sera, on le verra, le cas d'Émile Durkheim ou de François Simiand.

Le sous-titre définitif, *Métier d'historien*, qui remplacera de façon pertinente le premier sous-titre, souligne

une autre préoccupation de Marc Bloch : définir l'historien comme un homme de métier, rechercher ses pratiques de travail et ses objectifs scientifiques et, comme on le verra, au-delà même de la science.

Ce que le titre ne dit pas, mais que le texte dit, c'est que Marc Bloch ne se contente pas de définir l'histoire et le métier d'historien, mais qu'il veut aussi indiquer ce que doit être l'histoire et comment doit travailler l'historien.

*
**

Avant de résumer ma lecture du texte de Marc Bloch, je voudrais souligner l'extraordinaire capacité de l'historien à transformer son vécu présent en réflexion historique. On sait que ce grand don s'exprimera surtout dans la rédaction de *L'Étrange Défaite*, l'étude probablement la plus perspicace jusqu'à aujourd'hui des causes et des aspects de la défaite française de 1940. Marc Bloch a pensé l'événement à chaud et l'a analysé pratiquement en dehors de toute archive, de toute la documentation qui semble nécessaire à l'historien ; il a pourtant fait vraiment œuvre d'historien et non de journaliste. Car même les meilleurs journalistes restent « collés » à l'événement. Or, dès juin 1940, alors qu'il se trouve dans Rennes occupée, loin de toute bibliothèque, il profite « des loisirs pleins de menaces que lui a préparés un étrange destin » pour réfléchir, dans un texte qui, comme il l'écrit, prend nécessairement dans les circonstances où il est élaboré l'allure d'un testament, au problème de la légitimité de l'histoire et

ébaucher quelques-unes des idées clés de ce que sera *Apologie pour l'histoire*.

Je m'attarderai quelque peu sur l'Introduction de ce texte, car elle énonce quelques-unes des idées-force de l'ouvrage projeté. Pour point de départ, Marc Bloch prend l'interrogation d'un fils lui demandant à quoi sert l'histoire. Cette confidence ne nous montre pas seulement un homme autant père de famille que serviteur de son œuvre, elle nous introduit au cœur d'une de ses convictions : l'obligation de la diffusion et de l'enseignement de ses travaux par l'historien. Il doit, dit-il, « savoir parler, du même ton, aux doctes et aux écoliers » et il souligne qu'« une simplicité si haute est le privilège de quelques rares élus ». Ne serait-ce que pour cette affirmation, cet ouvrage reste aujourd'hui, où le jargon a envahi également trop de livres d'histoire, d'une actualité criante.

L'expression même de « légitimité de l'histoire », qu'emploie Marc Bloch dès les premières lignes, montre que pour lui le problème épistémologique de l'histoire n'est pas seulement un problème intellectuel et scientifique, mais aussi un problème civique et même moral. L'historien a des responsabilités dont il doit « rendre ses comptes ». Marc Bloch place ainsi l'historien parmi les artisans qui doivent faire preuve de conscience professionnelle, mais, et c'est là une marque de son génie que de penser immédiatement dans la longue durée historique, « le débat dépasse, de beaucoup, les petits scrupules d'une morale corporative. Notre civilisation occidentale tout entière y est intéressée. » Voilà du même coup affirmée la

civilisation comme objet privilégié de l'historien et la discipline historique comme témoignage et partie intégrante d'une civilisation.

Et, immédiatement, dans une perspective d'histoire comparative, Marc Bloch signale qu'« à la différence d'autres types de culture, la civilisation occidentale a toujours beaucoup attendu de sa mémoire », et ainsi est introduit un couple fondamental pour l'historien et pour l'amateur d'histoire, histoire et mémoire, mémoire qui est une des principales matières premières de l'histoire, mais qui ne s'identifie pas avec elle. Aussitôt se présente l'explication d'un phénomène qui n'est pas seulement constaté. Cette attention à la mémoire est à la fois pour l'Occident l'héritage de l'Antiquité et l'héritage du christianisme.

Suivent quelques lignes que résume une formule lapidaire dont on n'a peut-être pas encore retiré toute la fécondité : « Le christianisme est une religion d'historiens. » À ce propos, Marc Bloch mentionne deux phénomènes qui sont pour lui au cœur de l'histoire : la durée, d'une part, matière concrète du temps, l'aventure, d'autre part, forme individuelle et collective de la vie des hommes, à la fois emportés par des systèmes qui les dépassent et confrontés à un hasard dans lequel s'exprime souvent la mobilité de l'histoire. Marc Bloch parlera aussi plus loin dans le livre des « aventures du corps ».

Si Marc Bloch estime ensuite que les Français ont moins d'intérêt pour leur histoire que les Allemands n'en ont pour la leur, je ne suis pas certain qu'il ait raison. Mais je crois que nous avons là l'expression

d'un sentiment profond de Marc Bloch à l'égard des Allemands, sentiment qui vient aussi bien de l'expérience de son séjour d'étudiant en Allemagne en 1907-1908 que de son expérience d'historien. Il y a dans l'historiographie allemande et dans l'histoire allemande elle-même (Marc Bloch, ne l'oublions pas, écrit pendant la guerre) une orientation dangereuse venue du passé, venue de l'histoire.

Ce jugement porté sur les rapports des Français avec leur histoire est aussi marqué par la détresse de la défaite, et le pessimisme dans lequel vit Marc Bloch l'amène à des prévisions apocalyptiques. Selon lui, si les historiens ne sont pas vigilants, l'histoire risque de sombrer dans le discrédit et de disparaître de notre civilisation. Il s'agit, bien entendu, de l'histoire en tant que discipline historique, et Marc Bloch a conscience de ce que, à la différence de l'histoire, elle-même coextensive à la vie humaine, la science historique est un phénomène lui-même historique, soumis à des conditions historiques. Légitimité de l'histoire, mais aussi fragilité de l'histoire.

Et pourtant, à peine Marc Bloch a-t-il évoqué cette apocalyptique fin de l'histoire que son regard plus lucide d'historien, nourri de l'optimisme fondamental de l'homme, propose une vue plus apaisée et plus porteuse d'espérance des événements historiques. « Nos tristes sociétés », dit-il, et le rapprochement avec les *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss me semble saisissant, « se prennent à douter d'elles-mêmes » et elles se demandent si le passé n'est pas coupable, soit qu'il les ait trompées, soit qu'elles n'aient pas su

l'interroger. Mais l'explication de ses angoisses, c'est que ces « tristes sociétés » sont « en perpétuelle crise de croissance » : là où d'autres historiens auraient parlé de déclin, de décadence, Marc Bloch, qui a su analyser tant de périodes de crise comme des périodes de mutation, de croissance, redonne un sens positif et un espoir à ces sociétés et aux mouvements de l'histoire.

L'entrée en matière de ce livre est donc grave. C'est un sujet sérieux, abordé dans une situation dramatique. Cependant, Marc Bloch retrouve et redit aussitôt une des vertus de l'histoire : elle est « distrayante ». Avant le désir de connaissance, elle est stimulée par « le simple goût ». Et voilà réhabilités, à une place certes marginale, limitée, la curiosité et le roman historique mis au service de l'histoire : les lecteurs d'Alexandre Dumas ne sont peut-être que « des historiens en puissance ». Il faut donc, pour faire de la bonne histoire, pour l'enseigner, pour la faire aimer, ne pas oublier que, à côté de ses « nécessaires austérités », l'histoire « a ses jouissances esthétiques propres ». De même, à côté de la nécessaire rigueur liée à l'érudition et à la recherche des mécanismes historiques, il y a la « volupté d'apprendre des choses singulières », d'où ce conseil qui me paraît lui aussi si bien venu aujourd'hui encore : « Gardons-nous de retirer à notre science sa part de poésie. »

Entendons bien Marc Bloch. Il ne dit pas : l'histoire est un art, l'histoire est littérature. Il dit bien : l'histoire est une science, mais une science dont une des caractéristiques, qui peut faire sa faiblesse mais aussi sa vertu, est d'être poétique, parce qu'elle ne peut être réduite à des abstractions, à des lois, à des structures.

Cherchant à définir « l'utilité » de l'histoire, Marc Bloch rencontre alors le point de vue des « positivistes » (et toujours soucieux de distinguer les historiens nuancés des historiens systématiques, il ajoute « de stricte observance »).

Il faudrait une étude approfondie de ce terme et de son emploi par Marc Bloch et les historiens des *Annales*. Il suscite aujourd'hui des réticences ou même de l'hostilité, y compris chez des historiens ouverts à l'esprit des *Annales*. Je ne peux ici qu'esquisser les orientations d'une recherche et d'une réflexion. Les historiens « positivistes » visés par Marc Bloch sont marqués par la philosophie « positiviste » de la fin du XIX^e siècle, l'école d'Auguste Comte – c'était une philosophie encore dominante à travers des nuances souvent profondes (car Renouvier, par exemple, mort en 1903, souvent qualifié de « positiviste », est bien autre chose qu'un simple disciple de Comte) et qui constituait le fonds de l'idéologie philosophique en France à l'époque où Marc Bloch était étudiant. Mais ils ont aussi élaboré une pensée spécifique dans le domaine de l'histoire, et cette pensée, qui avait le mérite, que Marc Bloch ne lui déniait pas, de chercher à donner des fondements objectifs, « scientifiques », à la démarche historique, avait surtout le grand inconvénient, en appauvrissant l'historicisme allemand de la fin du XIX^e siècle, de limiter l'histoire à « la stricte observation des faits, l'absence de moralisation et d'ornement, la pure vérité historique » (diagnostic de l'Américain Adams, dès 1884).

Ce que n'acceptait pas Marc Bloch chez son maître Charles Seignobos, principal représentant de

ces historiens « positivistes », c'était de faire débiter le travail de l'historien seulement avec la collecte des faits, alors qu'une phase antérieure essentielle exige de l'historien la conscience que le fait historique n'est pas un donné « positif », mais le produit d'une construction active de sa part pour transformer la source en document et ensuite constituer ces documents, ces faits historiques en problème. Tel est le sens du « positivisme » reproché à ces historiens, positivisme qui se teinte d'utilitarisme quand, au lieu de faire de l'histoire totale, ils réduisent le travail historique à ce qui leur semble pouvoir « servir l'action ».

Marc Bloch plaide alors avec force pour la spécificité, pour l'apparente inutilité d'un effort intellectuel désintéressé. Il retrouve dans la discipline historique une tendance propre à l'homme en général – l'histoire est aussi en ce sens une science humaine : « Ce serait infliger à l'humanité une étrange mutilation que de lui refuser le droit de chercher, en dehors de tout souci de bien-être, l'apaisement de ses faims intellectuelles. »

Ici apparaissent deux mots clés pour comprendre le tempérament d'historien de Marc Bloch. « Mutilation » : Marc Bloch refuse une histoire qui mutilerait l'homme (la vraie histoire s'intéresse à l'homme tout entier avec son corps, sa sensibilité, sa mentalité et pas seulement ses idées et ses actes) et qui mutilerait l'histoire elle-même, effort total pour saisir l'homme dans la société et dans le temps. « Faim » : le mot évoque déjà la phrase célèbre inscrite dès le premier chapitre du livre : « Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair

humaine, il sait que là est son gibier. » Marc Bloch est un affamé, un affamé d'histoire, un affamé d'hommes dans l'histoire. L'historien doit avoir de l'appétit. C'est un mangeur d'hommes. Marc Bloch me fait penser à ce théologien parisien de la seconde moitié du XII^e siècle, dévoreur, lui, de livres où il cherchait aussi la vie et l'histoire, Petrus Comestor, Pierre le Mangeur.

Pour ne pas être « positiviste » l'histoire n'en est pas moins pour Marc Bloch une science, et l'un de ses soucis le plus frappant dans ce livre est l'appel constant aux sciences mathématiques, aux sciences de la nature, aux sciences de la vie. Non pour en tirer des recettes pour l'histoire. Marc Bloch a eu recours à la statistique (d'un usage limité pour un médiéviste) et appartient à la période antérieure à l'histoire quantitative. Mais pour indiquer l'unité du champ du savoir, même si l'histoire a déjà conquis son autonomie comme paradigme : « Nous ne nous sentons plus l'obligation de chercher à imposer à tous les objets du savoir un modèle intellectuel uniforme, emprunté aux sciences de la nature physique. » Une même condition, toutefois, authentifie les vraies sciences : « Les seules sciences authentiques sont celles qui réussissent à établir entre les phénomènes des liaisons explicatives. » L'histoire donc, pour avoir sa place parmi les sciences, doit proposer, « au lieu d'une simple énumération, [...] un classement rationnel et une progressive intelligibilité ».

À l'histoire, Marc Bloch ne demande pas de définir de fausses lois, que l'intrusion incessante du hasard rend impossibles. Mais il ne la conçoit valable que pénétrée de rationnel et d'intelligible, ce qui situe sa

scientificité non du côté de la nature, de son objet, mais de la démarche et de la méthode de l'historien.

L'histoire est donc à replacer dans une double situation : « le point » que, comme « chaque discipline », elle « se trouve avoir momentanément atteint sur la courbe de son développement », courbe « toujours un peu saccadée », car Marc Bloch récuse un évolutionnisme primaire, et « le moment de la pensée » générale auquel les historiens à chaque époque « se rattachent », « l'atmosphère mentale » d'une époque, pas très éloignée au fond du *Zeitgeist*, de l'« esprit du temps » d'une lignée d'historiens allemands.

Mais dans cette marche à l'intelligibilité, l'histoire occupe une place originale parmi les disciplines du savoir humain. Comme la plupart des sciences, mais plus encore qu'elles, car le temps fait partie intégrante de son objet, c'est « une science en marche ». Pour rester une science, l'histoire doit bouger, progresser, plus que toute autre, elle ne peut s'arrêter.

L'historien ne peut être un assis, un bureaucrate de l'histoire, il doit être un marcheur fidèle à son devoir d'exploration et d'aventure. Car un second caractère de l'histoire sur lequel les historiens n'ont pas assez médité la leçon de Marc Bloch, c'est que l'histoire « est aussi une science dans l'enfance ». Elle n'a longtemps fait que balbutier, dans une préhistoire qui va d'Hérodote à dom Mabillon dont Marc Bloch va dire plus loin que « 1681, l'année de la publication du *De re diplomatica* [est] une grande date [...] dans l'histoire humaine », car cet ouvrage « fonde définitivement la critique des documents d'archives ». Il nous faut encore réfléchir

à cette jeunesse de l'histoire qui ne devient matière d'enseignement qu'au XIX^e siècle, le siècle fondateur de l'histoire encore hésitante entre l'art littéraire et le savoir scientifique. Leçon d'humilité pour l'historien, mais aussi de confiance et d'espoir. Pour l'histoire, le vent du savoir se lève à peine. C'est l'aube de la connaissance historique. Nous y sommes toujours.

Des historiens, avant Marc Bloch et de son temps encore, se sont résignés à ne voir dans l'histoire qu'« une sorte de jeu esthétique », et certains spécialistes de sciences sociales ont pris « leur parti de laisser finalement en dehors des atteintes de cette connaissance des hommes beaucoup de réalités très humaines, mais qui leur paraissaient désespérément rebelles à un savoir rationnel ». Il faut lire ici attentivement Marc Bloch : « Ce résidu, c'était ce qu'ils appelaient, dédaigneusement, *l'événement*^a, c'était aussi une bonne part de la vie la plus intimement *individuelle*^b. » Qui est ici visé ? « L'école sociologique fondée par Durkheim. » Voilà, presque d'entrée de jeu, révélée l'importance exceptionnelle qu'a eu pour Marc Bloch et pour les premières *Annales* la sociologie de Durkheim. Il redit ici sa dette. Il lui doit notamment de lui avoir appris « à penser [...] à moins bon marché ». C'est une de ses préoccupations essentielles, penser l'histoire, penser sa recherche, penser son œuvre, et ne pas penser petit, pauvre, mesquin. Il rejette toute pratique, toute méthode réductrice de l'histoire. Mais aussi, et cela a été une constante dans

a. C'est moi qui souligne.

b. C'est moi qui souligne.

sa réflexion méthodologique, il est soucieux de ne pas confondre histoire et sociologie ; il refuse la « raideur des principes » ; il dira ailleurs l'indifférence au temps de Durkheim et de ses disciples.

L'influence de Durkheim sur Marc Bloch et les premières *Annales* devra faire l'objet d'une recherche attentive, car elle les a profondément marqués, mais il faudra aussi noter que Marc Bloch a toujours résisté aux charmes de la sociologie et d'abord de la sociologie durkheimienne. Dialoguer avec la sociologie, oui ; l'histoire a besoin de ces échanges avec les autres sciences humaines et sociales. Confondre histoire et sociologie, non. Marc Bloch est historien et veut le rester. Renouveler l'histoire, oui, en particulier au contact de ces sciences ; l'immerger en elles, non.

Une lecture attentive de la phrase que je viens de citer sur l'événement et l'individuel aurait permis aux historiographes de Marc Bloch et des *Annales* d'éviter certaines erreurs d'interprétation. L'événement que refuse Marc Bloch c'est celui de ces sociologues qui en font un résidu méprisable. Mais il ne refuse pas, en tout cas, l'événement (Lucien Febvre a eu peut-être à cet égard des paroles moins prudentes). Comment une histoire totale pourrait-elle se passer d'événements ? Ce qu'on appelle donc aujourd'hui, après Pierre Nora, « le retour de l'événement » se situe dans le droit fil de la conception de Marc Bloch.

De même, Marc Bloch, s'il porte plus d'attention au collectif qu'à l'individuel, n'en fait pas moins de l'individu un des pôles d'intérêt de l'histoire. Il dit de l'enquête historique « qu'elle doit se tourner de

préférence vers *l'individu*^a ou vers la société » et critique la définition de l'histoire de Fustel de Coulanges qu'il admirait pourtant (le « maître », avec Michelet, dont il se réclame) : « l'homme est la science des sociétés humaines », remarquant que « c'est peut-être réduire à l'excès, dans l'histoire, la part de l'individu ». Enfin et surtout, une partie importante du chapitre V, resté inachevé et sans titre définitif, aurait été consacrée à l'individu.

Après avoir égratigné Paul Valéry, à qui il reprochera plus loin de méconnaître ce qu'est la véritable histoire et de justifier l'ignorance en déclarant que l'histoire est « le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré », il définit sa conception de l'histoire et le dessein de ce livre.

L'histoire que lui et ses amis historiens veulent, c'est une « histoire à la fois élargie et poussée en profondeur ». À l'histoire étroite et superficielle des historiens « positivistes », il oppose cette volonté d'élargissement et d'approfondissement du domaine de l'histoire. Faire large et profond c'est l'essentiel du mouvement qui continue, aujourd'hui encore, d'animer les historiens touchés par l'esprit des *Annales*. « Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets », tel est le triple élargissement que nous avons demandé, dans le sillon de Marc Bloch, Pierre Nora et moi-même, à un groupe d'historiens de définir en 1974 dans le recueil *Faire de l'histoire*. Il reste encore à aller plus profond, car si les recherches sur les mentalités et les sensibilités ont amorcé cette descente des historiens dans

a. Je souligne encore.